

Entretien avec Christa Lang Fuller autour de la sortie d'*Un Troisième Visage*

[Autres \(entretiens, etc\)](#)

Posté par Laura Tuffery le 2011-09-09

Laura Tuffery : Les mémoires de Samuel Fuller, votre époux, sont parues aux États Unis en 2002 cinq ans après sa mort. La traduction française paraît maintenant aux Éditions Allia sous le titre [Un Troisième Visage](#), avec un avant-propos de Martin Scorsese, d'autres traductions sont-elles prévues?

Christa Fuller : Oui j'espère que d'autres traductions suivront. Je songe à des traductions diverses - espagnole, portugaise, allemande, japonaise, chinoise - et j'espère que l'autobiographie de Samuel Fuller fera ainsi le tour du monde.

Sam avait déjà fait un livre d'entretiens pour *Les Cahiers du cinéma* avec Jean Narboni et Noël Simsolo, interview à laquelle j'avais assistée. Victoria Wilson et Random House Knopf souhaitaient une véritable autobiographie mais Sam après son hémiplégie n'arrivait pas à parler correctement. Je me suis donc mise au travail et il a lu chacune des phrases de l'autobiographie. Après 30 années de vie commune je connaissais ses histoires passionnantes par coeur, des détails sur sa vie, son enfance et sur sa mère à laquelle il disait toujours que je ressemblais. J'avais près de deux mille pages qu'il fallait évidemment éditer. Pendant des années j'ai été perdue parmi ces deux mille pages, j'ai alors demandé à Jérôme Henry Rudes de venir pour les éditer. Il connaissait Sam depuis Deauville, Avignon (1) et Paris, connaissait et aimait le cinéma. C'est quelqu'un d'extrêmement organisé et j'aimais la façon dont il avait traité son propre père.



Christa Fuller dans The Big Red One de Samuel Fuller

C'est un siècle de vie américaine que j'ai voulu dépeindre à travers un petit garçon orphelin de père, de parents immigrants et comment il s'est inséré dans cette Amérique que nous aimons et que nous critiquons en même temps. Samuel écrivait à la fin du Jugement des flèches « *The rest of the story can only be told by you* » (2). On retrouve son regard, l'œil lucide sur les contrastes forts de cette démocratie avec ses énormes défauts, sur cette civilisation qui en fait ressemble à ce qu'Artaud appelle une « syphilisation ». Ce continent moderne et sans véritables racines est difficile à définir. Je me rappelle que Marcel Aymé, que j'ai eu de la chance d'avoir connu personnellement, disait seulement : « *L'Amérique est grande!* » après avoir visité les États-Unis. Il était trop modeste sans doute pour dresser un diagnostic plus incisif à l'instar de Baudrillard, avec lequel j'avais étudié à UCLA, et qui jetait lui un regard cynique sur les États-Unis et sur la modernité en général.

[Un Troisième Visage](#) a reçu le prix de la meilleure oeuvre de non fiction par le *Los Angeles Times books review* et par *Entertainment Weekly*. *Le Washington Post* l'a sélectionné comme meilleure biographie avec le livre d'Umberto Eco.



Christa Fuller dans Dead Pigeon on Beethoven Street de Samuel Fuller

LT : Samuel Fuller a combattu au sein de La « Big Red One » et en a tiré un film, *Au delà de la Gloire*, ainsi que des images du camp de Falkenau (filmées avec sa caméra 16mm) reprises dans le documentaire d'Emil Weiss *Falkenau, vision de l'impossible* en 1988. Néanmoins il s'est marié à une actrice allemande (vous-même) et a séjourné à de nombreuses reprises en Allemagne tournant notamment pour Wim Wenders. Diriez-vous qu'il était en ce sens une sorte de précurseur de la réconciliation américano-allemande?

Christa Fuller : Le premier film qu'il a tourné était celui avec les images affreuses des camps de concentration à Falkenau qu'il avait filmé avec sa caméra *Bell et Howell* que sa mère lui avait envoyé à Bamberg en Allemagne. Son rapport à l'Allemagne après avoir subi et vécu toutes les campagnes pendant la seconde guerre mondiale - Omaha Beach inclus - a été un exorcisme de tous les jours pendant toute sa vie. Il travaillait en écoutant du Beethoven tous les jours pendant qu'il tapait ses scénarios ou ses bouquins sur sa machine à écrire Royale.

Stanley Kubrick aussi était marié à une actrice allemande devenue peintre et qui avait un oncle, Veit Harlan, qui faisait de célèbres films pro-nazis. Christiane Kubrick avait connu Stanley pendant le tournage des *Sentiers de la gloire*. Elle jouait la petite fille qui chante à la fin.

Il y a beaucoup de couples mixtes dans le monde. D'ailleurs j'ai du sang huguenot français du côté de ma grand-mère paternelle et du sang polonais du côté de ma mère. En ce qui concerne notre couple, venant d'une famille socialiste, mon père qui était syndicaliste métallurgiste - il a reçu en 1980 la Bundesverdienstkreuz (3) des mains de Helmut Schmidt, un des meilleurs hommes politiques dans le monde - avait le même âge que Sam et s'entendait formidablement bien avec lui. Mon père admirait la modestie de mon mari, sa générosité d'esprit, mais en même temps il le trouvait un peu fou. Nous avons peut-être incarné Sam et moi, le monde multi-ethnique et culturel auquel nous appartenons tous, comme d'ailleurs les personnages des films de Samuel Fuller.

Il faut toujours se réconcilier mais surtout il faudrait maintenir la paix et parvenir à avoir un dialogue international pour la paix. Le Pardon existe dans toutes les civilisations, je pourrais écrire un ouvrage sur la denazification des années cinquante en Allemagne...



Christa Lang et Samuel Fuller

LT : Samuel Fuller a mené la carrière de scénariste et de réalisateur qu'on lui connaît mais il a également été dirigé à de nombreuses reprises par des réalisateurs tels que Jean-Luc Godard ou Wim Wenders. Comment qualifieriez vous les relations qu'il entretenait avec l'Europe et plus particulièrement avec le cinéma européen?

Christa Fuller : Son ami Richard Brooks et lui même s'étaient rebellés contre un « cinéma de papa » comme plus tard la Nouvelle Vague l'avait fait avec beaucoup de succès. Même Mark Robson et Robert Wise avaient voulu en 1959 fonder une compagnie ensemble où ils tourneraient avec plus de liberté et dans des décors naturels, sans subir la tyrannie des grands studios. Sam se sentait donc proche des réalisateurs européens qui allaient dans ce sens et puis c'est toujours une grande joie lorsque des artistes européens comme Godard et Wenders et d'autres encore aiment votre travail, surtout le travail de quelqu'un comme Samuel Fuller si américain, dans le bon sens du terme.

LT : Quelle était la particularité américaine de Samuel Fuller?

Christa Fuller : La particularité américaine de Sam était de garder un certain optimisme et la croyance selon laquelle, malgré ses incohérences, la démocratie peut exister à force de ciseler comme un sculpteur et quelques fois à coups de marteau. N'oubliez pas que Hammer (4) est le premier mot qu'il a prononcé à l'âge de cinq ans. Michel Ciment avait dit que le communisme était une prison à barreaux et que le capitalisme était un zoo, et c'est juste. Samuel Fuller a donc baladé sa caméra à travers ce zoo, aux États Unis ou ailleurs. Évidemment il souffrait de l'exil mais il n'était pas dupe et savait que l'Europe non plus n'était pas une Utopie. Utopie est un mot grec que l'on peut traduire comme « Nowhere », Nulle part. C'est une grande ironie de l'histoire que Samuel Fuller, si

américain, ait du finir le reste de sa vie et de sa carrière en France. A vrai dire, Sam ne s'attendait à rien en venant tourner son premier film a Paris. Pourtant Paris est un lieu de haute culture et a accueilli des artistes comme Edgar Allen Poe, Samuel Beckett et Raul Ruiz entre autres. Mais de loin quelquefois on peut voir son pays avec encore plus de lucidité et avec encore plus d'universalité.



Christa Lang dans le Tigre aime la Chair fraîche de Claude Chabrol

LT : On ignore souvent qu'avant d'être scénariste puis réalisateur Samuel Fuller a d'abord été longtemps journaliste, formé par Arthur Brisbane, Rhea Gore (la mère de John Huston), en faisant dès l'âge de 17 ans ses débuts comme journaliste pour Le New York Evening Graphic. Ce goût de l'investigation, de l'Histoire et de la recherche de la vérité explique-t-il son intérêt pour la politique malgré sa détestation de tous les "ismes" ?

Christa Fuller : Oui, je crois que Sam aurait été plus heureux d'avoir son propre journal même à petite circulation mais avec une liberté d'expression qui lui était si chère!!! Il a été un grand révolté il me fait penser au personnage de Jay C. Flippen dans *Le Jugement des Flèches*, un rebelle! : « *I'm a rebel because I want to be* ». Il était très « spinoziste ». Ce qui le révoltait était l'hypocrisie et les mauvais traitements vis à vis des artistes, les escrocs. Ses trois premiers films étaient des films indépendants, mais Lippert, son producteur, était honnête et lui payait ses pourcentages. Avec Zanuck à la Fox il n'avait jamais eu de participations mais de gros salaires. Zanuck le laissait également libre ou alors il discutait de l'histoire et des personnages avec lui mais d'une façon

très civile, courtoise. Sam était assez lucide et savait très bien que Zanuck et compagnie devaient vendre le film à un public qui, parfois ou souvent, a des goûts limités.

LT : Journaliste, scénariste, réalisateur, combattant, acteur, ethnologue, mannequin d'un jour pour le créateur Yohji Yamamoto, Samuel Fuller semble être un touche à tout parce que tous le touche. Lequel de ses visages s'approche le plus de son visage intime, celui qu'il nomme le troisième visage, titre de ses mémoires? La signature de « Thirty » à la fin de ses mémoires est-elle une indication pour les lecteurs ou un clin d'oeil?

Christa Fuller: Dans la vie il faudrait être un touche à tout, et un réalisateur doit toucher le monde et tous les aspects de ce monde dans lequel nous vivons. « Thirty » était un mode d'emploi pour les journalistes dans le temps.

LT : Parmi la filmographie de Samuel Fuller on compte de grands films devenus des classiques comme *The Big Red One*, *Pick up on South Street*, *Shock Corridor*, *The Naked Kiss*, *Park Row*, *White Dog* à quel film Samuel Fuller était-il le plus attaché et pourquoi?

Christa Fuller : *Shock Corridor* est pour Samuel Fuller ce que *Huit et demi* était pour Fellini. Sam était très exigeant et donc frustré avec chacun de ses films. A chaque vision, il trouvait qu'il aurait pu faire mieux mais il a bien laissé ses empreintes, son ADN sur son oeuvre en dépit des difficultés qu'il a du surmonter. Comme Buñuel qui lui aussi s'était exilé à Paris et qui avait souffert « d'escrocs », Sam a du subir beaucoup de contretemps, par exemple sur *Shock Corridor* et *Naked Kiss* où l'investisseur était furieux du résultat et jugeait ces deux films comme étant anti-américain. Sam venait de faire un grand film cher pour la Warner's – *Les Maraudeurs attaquent* - qui avait rapporté beaucoup d'argent. L'investisseur des deux films indépendants après *Les Maraudeurs attaquent* était un type de droite qui, pour ne pas payer son pourcentage à Samuel, n'avait pas non plus respecté les accords avec la Screen Actor's Guild, la Director's Guild et La Writer's Guild afin que les intervenants sur le film touchent leurs droits d'auteurs. Il était le contraire de Lippert qui utilisait des excuses comme « Ce sont des films anti-américain etc ». Ces deux films sont devenus, comble d'ironie, des films cultes depuis. C'était le début d'une carrière problématique pour Sam qui jusque là n'avait pas eu de véritables problèmes de carrière, au contraire, il avait eu le luxe de refuser beaucoup de films à grand budget qu'on lui avait offert comme *The Longest Day* (5) , *The young Lions* (6), *The Desert Rats* (7) sur Rommel.



Christa Lang dans Alphaville de Jean-Luc Godard

LT : Un des projets les plus tenaces de Samuel Fuller - avec l'adaptation des *Fleurs du Mal* de Baudelaire - était la réalisation d'un biopic sur Balzac. Quels liens Samuel Fuller entretenait-il avec la littérature française et plus particulièrement avec cet auteur si prolifique et fin observateur de la comédie humaine qu'était Balzac?

Christa Fuller: Oui, la biographie sur Balzac de Samuel aurait du se faire. Il voulait choisir comme titre *Les aventures de Balzac* et le montrer toujours en mouvement, jamais en train d'écrire...

LT : Pourquoi?

Christa Fuller : Parce que l'esprit d'un écrivain voyage et est une véritable aventure. Un cinéaste doit avoir un côté aventurier et inciter le spectateur à voyager avec lui. A mon avis Sam était un intellectuel à sa façon. Il me fait plutôt penser à Derrida en déconstruisant même s'il passe par le baroque à l'instar de Godard. Fuller voulait un retour du primitivisme. La pensée de cinéma - la pensée qui se pense et qui devient l'oeil du monde - cela change de film en film, mais au fond elle demeure identique. Comme il le dit spontanément *Le cinéma est un champ de bataille*, on capture ce qui crée l'émotion pour mieux comprendre la condition humaine. Peu d'artistes ont vu les horreurs qu'il a vu et vécu, très peu...

Il aimait aussi Hemingway comme écrivain même s'il se moquait de ce côté macho de papa. Hemingway avait de gros problèmes avec sa mère, c'était une femme dure qui a créé l'absence chez Hemingway, une souffrance qui l'a aidé à devenir le grand écrivain qu'il est devenu par la suite, mais qui l'a aussi détruit comme être humain. Elle ne s'intéressait ni à son écriture - qu'elle qualifiait même de « pornographique » ni à la personne d'Ernest tandis la mère de Samuel Fuller aimait les arts, le théâtre, le cinéma, bref, la culture populaire. Elle encourageait la créativité de ses fils. Elle écoutait Sam pendant des heures et elle a même fait publier son livre *The Dark Page* ou *L'inexorable enquête* en apportant le manuscrit elle-même chez un Editeur pendant que Samuel faisait la

guerre en Europe. Un artiste masculin ou féminin a besoin de soutien, de quelqu'un qui l'aime de manière inconditionnelle, comme un enfant. Fuller et sa mère étaient des jumeaux siamois. C'était incroyable cet amour entre les deux...



Christa et Samuel Fuller avec leur fille Samantha

LT : Vous avez été durant trente ans l'épouse mais aussi la complice de Samuel Fuller, il vous a même dirigé dans plusieurs de ses films. Partager la vie trépidante ne devait pas être de tout repos non?

Christa Fuller : Là, ma chère Laura, je ne vous dis pas que la vie avec Samuel Fuller était de tout repos! Il m'a même causé des moments de désespoir et j'ai différé pendant plus de six ans la maternité car je voulais un peu plus de sécurité dans la vie. Il y avait évidemment ce conflit entre l'art et l'argent mais il était aussi comme tous les garçons qui étaient pauvres et souvent trop généreux - une fois il avait donné 10 000 dollars à un acteur fauché - il fallait toujours qu'il paie pour tout le monde! Si au moins il avait été escroc, mais non il était super droit et honnête et n'aurait pas volé un bout de savon dans les hôtels!!! Il avait laissé tout son argent à son ex-femme pensant que l'argent allait toujours tomber de quelque part! J'ai payé pas mal de pots cassés, mais en même temps il m'a laissé une liberté totale, ce qui était à lui était à moi. Alors devant une telle honnêteté et générosité j'avais quelque part de la chance que quelqu'un me fasse confiance d'une façon si touchante. Je crois qu'une telle confiance est rare dans un couple...

Enfin, parfois mes nerfs ont craqué, mais bon, je n'ai jamais perdu le respect pour lui, ni comme personne, ni comme artiste. Il était toujours en avance comme la poésie définie par Rimbaud : «La poésie ne rythmera plus l'action ; elle sera en avant ».

« L'Amérique c'est grand! » disait Marcel Aymé (8).

Thirty.

Mes remerciements à Madame Christa Fuller qui s'est exprimée en langue française durant cet entretien consacré à la sortie en France d'[Un Troisième Visage](#), Samuel Fuller - Editions Allia

1) Festival américain de Deauville et le Festival du film d'Avignon, également appelé Les Rencontres cinématographiques franco-américaines d'Avignon. Il fut créé en 1984 par Jérôme Henry Rudes et Samuel Fuller en fut le président d'honneur.

2) « Le reste de l'histoire ne peut-être racontée que par vous ».

3) Ordre du Mérite de la République fédérale d'Allemagne

4) « Marteau »

5) *The Longest day* réalisé par Ken Annakin, Bernhard Wicki, Gerd Oswald et Darryl F. Zanuck en 1962.

6) *The Young Lions* réalisé par Edward Dmytryk en 1958 avec Marlon Brando, Montgomery Clift et Dean Martin. Adapté du roman éponyme d'Irwin Shaw.

7) *The Desert rats* réalisé par Robert Wise en 1953 avec Richard Burton.

8) Marcel Aymé devait adapter *Shock Corridor* pour le théâtre.